

« La raison et l'amour ne vont guère de compagnie de nos jours » fait dire Shakespeare à l'un des personnages de son *Songe d'une nuit d'été*. Et on ajouterait volontiers, en écho à cette réplique, qu'effectivement, il semble bien qu'il faille être fou pour tomber amoureux. La sagesse antique n'a cessé de le rappeler, de Platon aux Stoïciens, jusqu'aux penseurs chrétiens : tomber amoureux, c'est bel et bien, à la lettre, *tomber*, c'est-à-dire perdre pied, vaciller, ne plus pouvoir se tenir droit, ni debout. Eros est à ce égard, non sans raison, appelé « briseur de membres » : il fait perdre la tête aux malheureux humains. Comment compter sur la lucidité d'un homme dont la pensée, jour et nuit, est accaparée par l'image de sa belle ? L'amour est une ivresse continue, dont on ne peut se guérir que par la fuite, ou la mort.

Que faut-il entendre par l'expression « amour fou », dont André Breton, le pape du Surréalisme, a fait le titre d'un de ses plus célèbres ouvrages ? On traduit souvent cette formule par amour intense, ou amour exclusif, « à la vie à la mort ». Il convient, pour en serrer le sens, de relier cette idée d'un amour fou à celle d'un aveuglement. L'amour, loin d'ouvrir les yeux de l'amoureux, les lui ferme : la victime d'un amour fou ne voit plus rien d'autre que l'être qu'il aime. Le monde se ferme à lui, il s'en extrait, comme pour entrer dans une bulle unique, et protectrice. « Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler » : voilà ce que confesse la Phèdre racinienne, quand elle explique le « trouble » qui s'est emparé d'elle.

Amour fou, amour dé-raisonnable, qui fait de l'aveuglé un être capable du pire, autant pour lui que pour les autres. La passion a partie liée, comme l'atteste l'étymologie, avec la souffrance, et bien souvent avec le mot qui lui fait écho, la violence. Souvenons-nous d'Othello, qui étouffera Desdémone sur leur lit, et qui l'accompagnera peu après dans la mort. Souffrance du jaloux, violence exercée sur l'innocente victime : la tragédie du Maure de Venise est emblématique des désordres que crée la passion.

Mais faut-il en rester à ce constat pessimiste ? Doit-on croire que l'amour ne peut aller de compagnie avec la raison ? *Eros* appelle à la rime *Thanatos* : mais n'appelle-t-il pas aussi, de manière symétriquement inversée, *Logos* ? Comment l'esprit vient-il au philosophe ? La lecture des dialogues platoniciens est parfaitement éclairante sur ce point : par l'amour. Souvenons-nous du célèbre discours de Socrate, lors du *Symposium* organisé chez Agathon : en rapportant les paroles de Diotime, Socrate fait bien comprendre que l'amour nous ouvre les yeux. C'est par l'amour, en s'élevant de degré en degré de l'amour des beaux corps à celui des vertus, qu'on accède au Bien, au Beau, au Vrai.

La littérature est pleine de situations exemplaires qui montrent comme l'amour donne des ailes aux amants : les ailes du désir sont souvent celle de l'habileté, de la ruse, de la finesse d'esprit. La petite ingénue qu'est Agnès, dans *L'Ecole des femmes*, dès qu'elle devient amoureuse du beau jeune homme qui a croisé son chemin, perd vite sa naïveté : elle apprend à déguiser sa pensée, sait trouver tous les moyens subtils pour échapper au barbon qui brûle d'en faire sa femme. On pourrait ainsi affirmer que l'amour, loin de tuer l'intelligence, la stimule et l'avive. L'amour invite l'imagination à déployer ses sortilèges. Loin d'illusionner et d'emprisonner, il donne accès à une liberté nouvelle. L'amoureux trouve les mots qui lui permettront de réaliser ses fins, il fait montre, quand besoin est, de sang froid. Stendhal, avec maestria, peint dans *La Chartreuse de Parme* des personnages mettant leur intelligence au service de leur amour : magnifique est la duplicité de Clélia qui, ayant juré de ne jamais revoir Fabrice, sera fidèle à son serment en vivant avec lui une histoire d'amour intense, lui parlant, l'aimant, mais... dans le noir !

Tel est Eros, éternellement double, apportant malheur et épanouissement, capable de nous plonger dans le pire aveuglement, et d'ouvrir les yeux des amants.

**Elie BRUNEAU**, *Les paradoxes de l'amour*, 1971

Le véritable amour n'est pas purement sentimental. Il ne laisse pas hors de lui la raison et la volonté. Il engage toutes les puissances de l'homme, mais en le laissant libre, maître de soi, non pas gouverné par son amour mais gouvernant son amour. Il n'est pas dépendant des variations de l'objet aimé, car son enjeu est au-delà de ces variations. Il n'a pas d'ennemi dans le monde ; il n'a pas d'autre ennemi que la mort. À certains égards, il a le caractère d'une entreprise, mais dont la fin n'est ni la domination de la nature ni la domination de l'homme, ni aucune sorte de domination, dont la fin est, pour l'être aimé, une vie heureuse parce que vécue selon sa plus profonde vérité. Le véritable amour est philosophique, parce que en font partie la méditation, la réflexion sur la vie : il est vécu, en effet, avec la conscience de sa signification et de son importance, comme ce qui compte plus que toutes autres choses que la vie peut apporter, et toutes activités orientées vers la réussite dans le monde. Il est ce par quoi, même vieux, l'on se sent jeune, même près de la mort, l'on se sent vivant, et aussi ce par quoi l'on se sent fort contre les coups du sort, la malignité d'autrui ou sa bêtise, et les aspérités de la vie. Peut-être est-ce l'amour seul qui permet de résister à la torture sans parler, mais l'amour qui n'est pas aliénation et extranéation de la personne, comme est la passion, mais qui, au contraire, est accomplissement de la personne, effectuation de l'amour qu'en puissance elle était pour un être espéré et attendu.

Je parle de l'amour « véritable », et par « véritable », j'entends complet, qui retient en soi tous les moments de l'amour qui se trouvent dissociés dans les amours imparfaits. [...] L'amour complet suppose la rencontre d'un semblable, par où il faut entendre non nécessairement un être humain qui nous ressemble en ce que chacun a de particulier, qui peut être une maladie, un handicap, une laideur, ou la vieillesse, etc., mais un être humain qui ne soulève pas, chez qui le regarde, d'objections à son être, c'est-à-dire dont il nous semble bon qu'il soit comme il est, sans ajouts ni retouches, et cela arrive lorsque nous avons une impression de beauté : c'est, du reste, la même chose. Il faut toutefois distinguer la beauté immédiate et une plus profonde et plus essentielle beauté. Dans l'amour parfait, la beauté qui se donne à voir n'est ni l'une ni l'autre séparément : elle est faite de l'accord entre la beauté immédiate et sensible et la beauté intime et essentielle. Cet accord, cette harmonie font que l'âme et le corps, l'apparence extérieure et le for intérieur sont en unité et paraissent indissociables. Si la beauté sensible est contredite par une froideur que l'on devine, si quelque chose, dans le comportement ou la parole, de cérémonieux, de mécanique ou de prudent, laisse entrevoir, au niveau essentiel, le manque de générosité et d'amour, la sécheresse d'âme, l'amour est possible, mais il reste pulsionnel, avide, et nécessairement imparfait. On dira peut-être que ce que l'on aime est « une véritable beauté ». Mais il ne s'agira que de beauté physique, alors que ce qui compte est le rapport entre cette beauté que chacun peut voir et l'autre qui est de l'ordre de l'âme et de l'esprit. Il peut arriver que l'amant, par-delà la laideur apparente, perçoive la beauté profonde. De là une sorte d'amour spirituel qui n'est cependant pas l'amour parfait, car le côté sensible, sensoriel, n'y est pas présent selon son droit. L'amour est joie. La laideur ne peut donner de la joie, et dès lors fait défaut une certaine composante de la joie.

Il y a, à aimer, une joie profonde, qui, pourtant, se change en douleur si l'amour n'est pas partagé. L'amour malheureux est un faux amour, quelle que soit la sincérité de l'amant, car on peut dire « faux » ce qui est manqué, absurde, vide de sens. L'amoureux transi, embarrassé dans sa timidité, est ridicule et ennuyeux. Il perd sa vie et son temps en gestes dérisoires, en appels implorants, en lettres sublimes qui ne seront pas lues jusqu'au bout. Et qu'arrive-t-il ? À force de se heurter à l'indifférence, l'amour peut se changer en haine et désir de vengeance.

Marcel Conche, *Analyse de l'amour et autres sujets*, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1997, p. 3-6.

Nos existences ont une source secrète. Celle-ci nous donne l'énergie de vivre, d'aller vers le monde et les autres. Depuis Platon, des philosophes ont tenté de l'identifier. Selon eux, il s'agit de l'amour. En aimant, nous tendons vers un but, nous aspirons à un idéal, nous nous élevons vers un absolu. Notre vie ne consiste plus seulement à accomplir des tâches utiles, ne se disperse plus en vains divertissements. Elle se rassemble en une fin unique et désirable. La philosophie n'est-elle pas amour de la sagesse, tension affective vers la connaissance et la sérénité ? L'amour et le désir constituent le premier moteur de notre existence, dans tous les domaines. Ce sont eux qui éveillent notre curiosité, notre ténacité à chercher, qui nous poussent et nous orientent vers le dépassement de nous-même.

Mais cet éloge philosophique de l'amour va-t-il assez loin ? Dit-il vraiment le dernier mot sur l'origine de notre appétit de vivre ? Il semble qu'il existe un moteur plus profond encore que le désir d'aimer. Car ce dernier dépend peut-être de quelque chose que l'on contrôle encore moins que l'amour, car cela ne dépend pas de nous : du fait même d'être aimé. Sans l'amour que nous recevons, comment imaginer ressentir à notre tour cet élan vers autrui ? L'enfant qui n'a pas été aimé par ses parents, la personne qui n'a jamais senti sur elle un regard tendre, ou même l'individu que personne ne remarque ni n'estime ne sont-ils pas des mutilés affectifs ? Les psychologues ont tenté de montrer qu'une personnalité ne pouvait se développer harmonieusement sans source d'amour. Avant le désir de donner de l'amour, il y aurait donc, archaïque, déchirant et crucial, le besoin d'être aimé. Mais ce besoin d'amour lui-même n'a rien d'évident. Il se présente en effet sous la forme d'une antinomie.

Le besoin d'être aimé n'a pas uniquement des fondements biologiques, neuronaux ou éducatifs. Il comporte une dimension métaphysique. René Descartes, au XVII<sup>e</sup> siècle, pouvait bien encore imaginer l'homme découvrir la vérité sur lui-même et le monde de manière totalement solitaire, comme si personne d'autre n'existait. Mais depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs philosophes ont montré que je ne pouvais avoir conscience de moi-même qu'en affrontant un regard extérieur. C'est d'abord à partir d'autrui que je peux me situer et me définir. Or cette prise de conscience de soi-même passe aussi par l'amour. C'est ce qu'a affirmé Martin Buber. En 1923, ce penseur autrichien (puis israélien), très inspiré par la mystique juive, a publié un livre singulier intitulé *Je et Tu*. Il montre, à partir d'une analyse des pronoms personnels, que, lorsque je dis « je », je dirige mon attention vers deux réalités bien distinctes. Soit je désigne en face de moi un « cela », c'est-à-dire une chose du monde. Soit je m'adresse à une autre personne, à un « tu ». Or c'est très différent car une chose est toujours à sa place, tandis qu'un autre moi, un *alter ego*, « remplit l'horizon ». Sa présence, son regard sur moi débordent, me prennent dans leur tourbillon et transforment la tranquille relation entre moi et le monde en relation. La seule chose que l'on puisse dire du *Tu* est qu'il « vient à ma rencontre », écrit encore Buber. Bref, c'est en grande partie l'amour de l'autre qui me constitue, pas seulement dans mon identité affective et psychologique, mais en tant que personne : « *L'homme devient un Je au contact du Tu* ». Le besoin d'être aimé, pour lui, dépasse d'ailleurs la seule sphère maternelle ou familiale pour atteindre un stade métaphysique, voire mystique. Ce « *besoin de la relation* » est ainsi un fait tellement « *primitif* » qu'avant même de « *percevoir des choses isolées, le vague regard de l'enfant cherche dans l'espace incompréhensible on ne sait quoi d'indéfini* ». Ce regard, selon Buber, est « *l'instinct qui fait d'une certaine chose un Tu* ». Ces pages sont aujourd'hui confirmées par les plus matérialistes des neuroscientifiques. Selon eux, les bébés ne survivent qu'en fonction de l'attention accordée par leurs parents.

Cependant, n'est-il pas tout aussi indispensable de prendre le risque de ne pas être aimé ? Voire d'être haï ? Comment devenir autonome, vraiment libre, adulte enfin, si je me montre incapable de résister à ce besoin d'amour et de briser la dépendance vis-à-vis de celui qui me couvre ? Pour devenir soi-même, il est fondamental de savoir aller contre le désir de celui qui nous aime et de nous en détacher afin de ne pas en rester prisonnier. C'est le cas de l'enfant qui apprend à se détacher de sa mère. C'est le cas de l'adolescent qui met à l'épreuve l'amour parental, et de l'adulte lors des ruptures amoureuses.

Michel Eltchaninoff, « Un lien qui libère ? », *Philosophie magazine* n° 121,

juillet-août 2018, p. 50-51.

SGANARELLE : En ce cas, Monsieur, je vous dirai franchement que je n'approuve point votre méthode, et que je trouve fort vilain d'aimer de tous côtés comme vous faites.

DOM JUAN : Quoi ? tu veux qu'on se lie à demeurer au premier objet qui nous prend, qu'on renonce au monde pour lui, et qu'on n'ait plus d'yeux pour personne ? La belle chose de vouloir se piquer d'un faux honneur d'être fidèle, de s'ensevelir pour toujours dans une passion, et d'être mort dès sa jeunesse à toutes les autres beautés qui nous peuvent frapper les yeux ! Non, non : la constance n'est bonne que pour des ridicules; toutes les belles ont droit de nous charmer, et l'avantage d'être rencontrée la première ne doit point dérober aux autres les justes prétentions qu'elles ont toutes sur nos cœurs. Pour moi, la beauté me ravit partout où je la trouve, et je cède facilement à cette douce violence dont elle nous entraîne. J'ai beau être engagé, l'amour que j'ai pour une belle n'engage point mon âme à faire injustice aux autres; je conserve des yeux pour voir le mérite de toutes, et rends à chacune les hommages et les tributs où la nature nous oblige. Quoi qu'il en soit, je ne puis refuser mon cœur à tout ce que je vois d'aimable; et dès qu'un beau visage me le demande, si j'en avais dix mille, je les donnerais tous. Les inclinations naissantes, après tout, ont des charmes inexplicables, et tout le plaisir de l'amour est dans le changement. On goûte une douceur extrême à réduire, par cent hommages, le cœur d'une jeune beauté, à voir de jour en jour les petits progrès qu'on y fait, à combattre par des transports, par des larmes et des soupirs, l'innocente pudeur d'une âme qui a peine à rendre les armes, à forcer pied à pied toutes les petites résistances qu'elle nous oppose, à vaincre les scrupules dont elle se fait un honneur et la mener doucement où nous avons envie de la faire venir. Mais lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

SGANARELLE : Vertu de ma vie, comme vous débitez ! Il semble que vous ayez appris cela par cœur, et vous parlez tout comme un livre.

Molière, *Dom Juan*, I, 2 1665